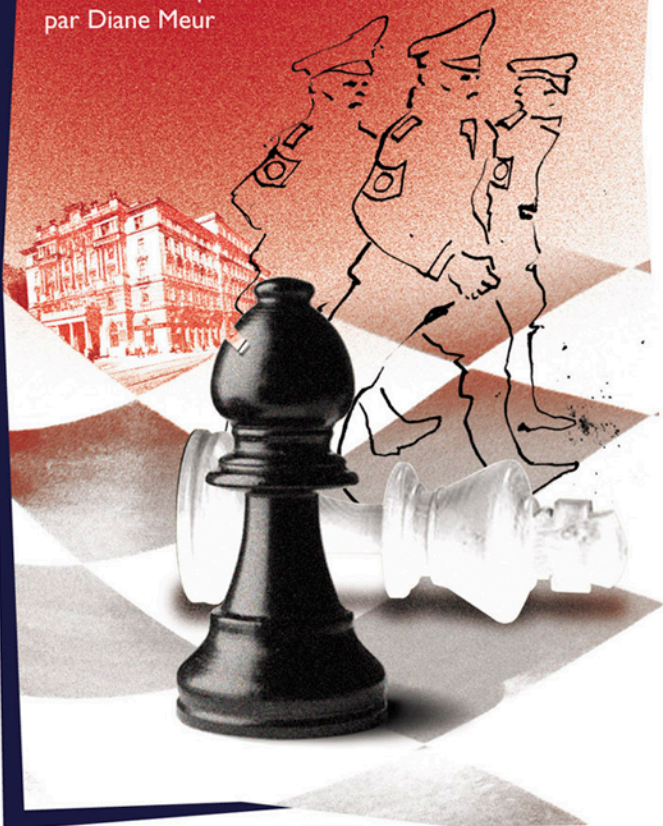


Édition avec dossier

Zweig

Le Joueur d'échecs

Traduction et présentation
par Diane Meur



Extrait de la publication



Zweig

Le Joueur d'échecs



Sur un paquebot reliant New York à Buenos Aires, en 1939, le champion du monde d'échecs est mis en difficulté par un inconnu lors d'une partie improvisée. L'homme, qui affirme ne pas s'être assis devant un échiquier depuis plus de vingt ans, confie au narrateur sa terrible histoire : rescapé de la terreur nazie en Autriche, il a été soumis pendant plusieurs mois à la torture psychologique d'un isolement total, auquel seul le jeu d'échecs, qu'il pratiquait mentalement, lui a permis d'échapper...

Le Joueur d'échecs, que Zweig rédigea en 1941 depuis l'exil et qu'il acheva peu de temps avant de se donner la mort, est l'unique texte de fiction dans lequel il évoque frontalement le nazisme. Œuvre d'un auteur orphelin de sa patrie comme de ses idéaux, cette nouvelle est aussi une réflexion sur le destin de l'Europe et du monde – ce monde devenu, à l'heure où écrit Zweig, un grand échiquier où « plus rien n'est à sa place ».

Dossier

1. Significations politiques et métaphysiques du jeu d'échecs
2. Échecs, exil, folie : de Nabokov à Zweig
3. Isolement carcéral contre univers concentrationnaire : témoignages

Traduction et présentation par Diane Meur

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion


Extrait de la publication
Flammarion

Le Joueur d'échecs

*Du même auteur
dans la même collection*

AMOK

LETTRE D'UNE INCONNUE

VINGT-QUATRE HEURES DE LA VIE D'UNE FEMME

ZWEIG

Le Joueur d'échecs



TRADUCTION
PRÉSENTATION
NOTES
DOSSIER
CHRONOLOGIE
BIBLIOGRAPHIE

par Diane Meur

GF Flammarion

Extrait de la publication

Diane Meur, ancienne élève de l'École normale supérieure, a notamment traduit des textes de Paul Nizon, Robert Musil, Heinrich Heine, ou encore Erich Auerbach. Elle a obtenu en 2010 le prix Halpérine-Kaminsky pour l'ensemble de son œuvre de traduction. On lui doit, dans la GF, les éditions de la *Lettre d'une inconnue*, de *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, d'*Amok* et du *Joueur d'échecs* de Zweig. Elle est par ailleurs l'auteur, chez Sabine Wespieser, de plusieurs romans : *La Vie de Mardochée de Löwenfels écrite par lui-même* (2002), *Raptus* (2004), *Les Vivants et les ombres* (2007) et *Les Villes de la plaine* (2011).

© Flammarion, Paris, 2013.

ISBN : 978-2-0812-9763-0

Extrait de la publication

Présentation

À l'automne 1941, lorsqu'il commence à rédiger *Le Joueur d'échecs*, Stefan Zweig est à la fois un écrivain au sommet de sa gloire et un homme vieillissant, que les dernières années ont durement éprouvé. Pacifiste fervent, il a vu la fragile paix de l'entre-deux-guerres se fissurer puis voler en éclats. Juif autrichien, né dans une famille assimilée de la bourgeoisie viennoise, il est une des étoiles montantes des lettres germanophones, celui qui a prononcé les éloges funèbres d'aînés aussi illustres que les poètes Rilke et Hofmannsthal¹ ; il est traduit dans de nombreuses langues et invité dans le monde entier. L'arrivée au pouvoir des nazis en 1933 l'a déjà privé d'une partie de ses assises, ses livres ont été brûlés en place publique, retirés des bibliothèques, sa maison d'édition allemande Insel a dû rayer de son catalogue l'essentiel de ses œuvres. Il lui restait l'Autriche, sa patrie : il l'a quittée en 1934, inquiet de l'instabilité politique et de la propagation des idées hitlériennes, pour vivre à Londres. Et avec l'annexion de l'Autriche au Reich allemand en 1938, ce départ est devenu un exil sans retour.

C'est un homme discret dans ses opinions, peu politisé, à qui répugne la prise de position dans le débat public. Mais qui, à cette date, peut encore se permettre d'être apolitique ? C'est aussi un homme dont les liens avec le judaïsme sont distendus, dont la culture religieuse ne va

1. Voir Chronologie, années 1927 et 1929.

guère au-delà d'une bonne connaissance de l'Ancien Testament. Pour les nazis toutefois, l'identité juive est une pure et simple question de sang. Le voilà placé, à son corps défendant, parmi les innombrables opposants politiques et « non aryens » qui ont dû fuir l'Allemagne et l'Autriche, puis la Tchécoslovaquie, la Pologne, la Hollande, la Belgique, la moitié nord de la France, et qui ne pensent plus que visas, exil, coin de terre où il leur soit encore possible de vivre.

Il avait donc, quant à lui, trouvé l'Angleterre, où il était allé jusqu'à demander la nationalité britannique. Mais il doit bien constater que son vieux monde n'est plus. Quand il participe en mai 1939 à une cérémonie à la mémoire de Joseph Roth, mort à Paris dans l'alcoolisme et la misère, quand il prononce quelques mois plus tard l'éloge funèbre de Sigmund Freud qui a dû fuir à Londres, lui aussi, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, ce n'est plus un gratifiant passage de relais entre brillants esprits : c'est bel et bien l'enterrement de la Vienne et de l'Autriche qui étaient les siennes, et de l'Europe où il se sentait partout chez lui.

L'Angleterre, après le déclenchement de la guerre, a cessé d'être un havre sûr pour lui et son ancienne secrétaire et compagne, Lotte Altmann, jeune juive allemande avec laquelle il vient de se remarier. Même réfugiés, les ressortissants du Reich, désormais « *enemy aliens* », y sont soudain considérés avec méfiance, voire menacés d'internement. Même sujet britannique, ce qu'il est devenu début 1940 grâce à l'appui de Herbert George Wells, il a ressenti la montée en Angleterre d'une certaine xénophobie, la diffusion de thèses fascisantes au sein de mouvements comme celui d'Oswald Mosley, et s'est pris à craindre que sa naturalisation ne soit un jour révoquée ou qu'on ne le traite éternellement en citoyen de « septième zone¹ ». En proie à l'angoisse et au découragement, il a

1. Voir Zweig, *Journaux 1912-1940*, trad. J. Legrand, Paris, Belfond, 1986, entrées du 30 mai et du 2 juin 1940.

saisi l'occasion d'une invitation au Brésil pour quitter l'Europe avec sa seconde femme, cette fois définitivement.

PETRÓPOLIS, LA PATRIE RETROUVÉE ?

Après quelques allées et venues entre l'Amérique latine et les États-Unis, il a choisi de se fixer au Brésil, où il avait fait un premier séjour en 1936 et avait été reçu avec tous les honneurs¹. Le pays est pourtant loin d'être une paisible démocratie : au pouvoir depuis 1930, déjà responsable de sanglantes répressions², le président Getulio Vargas est devenu dictateur depuis son coup d'État de novembre 1937. Mais Zweig aime ce pays, sa nature, la richesse culturelle et humaine de ses forces vives. *Brésil, terre d'avenir*, ainsi intitule-t-il de façon éloquente le livre documentaire qu'il vient de lui consacrer³ ; lui-même espère y entamer une nouvelle vie.

Il élit domicile à Petrópolis, lieu de villégiature à la périphérie de Rio et ancienne résidence d'été du dernier souverain Pierre II, dont les ressemblances avec des coins d'Autriche l'avaient déjà frappé cinq ans plus tôt :

Été en voiture à Petrópolis, randonnée qui rappelle notre Semmering⁴. [...] Petrópolis n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville banale habitée par les Allemands que le roi fit

1. Sur les détails de ce séjour et les attentions presque gênantes dont Zweig avait fait l'objet, voir *ibid.*, entrées des 23, 29 et 31 août 1936 : réception au Jockey-club en présence du ministre des Affaires étrangères et des filles de Getulio Vargas, visite d'une *favela* sous l'escorte d'un préfet de police, du *penitenciario* de São Paulo où (« scène grotesque », note-t-il) trente détenus entonnent en son honneur l'hymne national autrichien appris pour la circonstance.

2. Comme celle de la tentative d'insurrection de novembre 1935, après laquelle de nombreux officiers et militants de l'« Alliance nationale » avaient été arrêtés et torturés et plusieurs communistes allemands en exil extradés vers l'Allemagne nazie.

3. *Brasilien. Ein Land der Zukunft*, Stockholm, Bermann-Fischer, 1941.

4. Station touristique des Préalpes autrichiennes, où Zweig avait plusieurs fois séjourné et où il situe l'intrigue de la nouvelle *Brûlant Secret*.

venir (les quartiers portent le nom de provinces allemandes), on les reconnaît encore à la blondeur des enfants. [...] Nous nous rendons dans une ferme [...], la propriétaire parle très bien notre langue et, naturellement (comme chacun ici), elle a lu tous mes livres¹.

C'est donc une petite Autriche que l'exilé a retrouvée à l'autre bout du monde. Il le souligne à nouveau dans une lettre qui, significativement, est adressée à Franz et Alma Werfel, deux figures importantes de la Vienne artistique défunte (qu'Alma pourrait résumer à elle seule, ayant été la femme du compositeur Gustav Mahler, puis de l'architecte Walter Gropius, et la maîtresse du peintre Oskar Kokoschka) :

Nous vivons dans un minuscule bungalow composé de trois pièces de maison de poupée, mais au beau milieu d'un paysage qui semble avoir été transposé de l'Autriche sous les tropiques – un paysage de montagne, mais très doux et saturé de vert, habité par une culture d'une primitivité émouvante –, mais pourtant une culture très ancrée².

Oublié, le *breakdown* dont Zweig dit avoir récemment souffert aux États-Unis³. Il travaille d'arrache-pied, revoit l'autobiographie dont il a rédigé le premier jet dans les mois précédents et qui paraîtra sous le titre *Le Monde d'hier*, commence un roman, *Clarissa*, poursuit le livre consacré à Balzac qu'il rêve d'écrire depuis son premier essai sur l'homme de lettres français en 1920, en prépare un autre consacré à Montaigne... La situation du monde ne porte guère à l'optimisme en ces premières années de guerre, mais Zweig a réussi à se mettre à l'abri quand tant d'autres voyaient se refermer sur eux la nasse des avancées nazies, tel Walter Benjamin, qui s'est suicidé à Port-Bou en septembre 1940. Il peut compter sur quelques éditeurs dans le monde, garde assez d'aisance matérielle

1. *Journaux*, *op. cit.*, p. 266-267.

2. Zweig, *Correspondance 1932-1942*, trad. L. Bernardi, Paris, Grasset, 2008, lettre du 20 novembre 1941, p. 411.

3. *Ibid.*, p. 409.



X. abgr. images

Stefan et Lotte Zweig à Petrópolis (1941)

pour aider d'autres exilés sans ressources, assez d'appuis officiels pour leur obtenir des visas. Il a pu faire émigrer à New York sa première épouse, Friderike, à qui il reste très attaché, et les deux filles de cette dernière ; il fait figure au Brésil d'écrivain reconnu, voire célébré. N'étaient le relatif isolement de Petrópolis et la pauvreté de la documentation qu'il a à sa disposition, on pourrait presque affirmer qu'il est parvenu à reprendre une existence normale après les errances et le chaos des dernières années. « Si seulement j'avais les bibliothèques américaines à portée de main ¹ ! » écrit-il à Friderike, un peu plus de deux mois avant son soixantième anniversaire.

1. *Correspondance 1932-1942, op. cit.*, lettre du 17 septembre 1941, p. 397.

« UNE PETITE NOUVELLE SUR LES ÉCHECS »

Tel est le contexte dans lequel s'insère la rédaction du *Joueur d'échecs*, parmi d'autres chantiers littéraires qu'il tient lui-même pour plus nobles et plus importants ; et l'on ne peut manquer d'être frappé, au départ, par la modestie du projet. C'est incidemment qu'il mentionne, dans la même lettre à Friderike, « un projet de petite nouvelle en marge de ce qui se fait d'ordinaire », après avoir évoqué le travail que lui donne l'écriture du *Monde d'hier*. À son éditeur américain Ben Huebsch, il écrit : « En six semaines à Ossining, j'ai rédigé à la main l'intégralité de l'autobiographie dans sa première version ; ici, en deux mois à Petrópolis, je l'ai entièrement retravaillée, j'ai esquissé cette nouvelle sur les échecs et écrit presque cent pages d'un roman [*Clarissa*] ¹. » Et à son collègue Joachim Maass : « J'ai également écrit une petite nouvelle sur les échecs que j'aurais volontiers soumise à un spécialiste comme Beheim ². »

Mentions incidentes, mais finalement assez insistantes. Zweig y revient encore dans une lettre à Hermann Kesten :

J'ai écrit une nouvelle de mon format malaisé favori, trop longue pour un journal et un magazine, trop courte pour un livre, trop abstraite pour le grand public, trop marginale par son sujet. Mais vous savez que ce sont les enfants faibles d'une part, doués de l'autre que les mères serrent le plus tendrement sur leur cœur ³.

La « petite nouvelle » lui importe, manifestement, mais rien n'annonce le *best-seller* qu'elle est devenue aujourd'hui. L'édition originale de 1942 ne sera tirée qu'à

1. *Ibid.*, lettre du 16 novembre 1941, p. 406.

2. *Ibid.*, lettre du 25 décembre 1941, p. 420. Martin Beheim-Schwarzbach (1900-1985), lui aussi réfugié en Angleterre depuis 1939, avait auparavant publié un manuel d'échecs chez l'éditeur allemand de Zweig (*Das Buch vom Schach*, Leipzig, Insel-Verlag, 1934).

3. *Ibid.*, lettre du 15 janvier 1942, p. 423-424.

quelques centaines d'exemplaires, l'auteur et l'éditeur ayant jugé qu'elle n'intéresserait que quelques passionnés d'échecs. Passionné d'échecs, d'ailleurs, Zweig ne l'est pas vraiment. Vladimir Nabokov, qui a consacré tout un roman à la figure tourmentée d'un maître¹, était assez expert en la matière pour publier des problèmes d'échecs de son cru. Zweig, lui, aurait pu reprendre à son compte l'aveu de son narrateur : « Je n'ai jamais été un adepte sérieux de cet art, pour la bonne raison que je l'ai toujours pratiqué sans y penser et uniquement pour mon plaisir ; quand je passe une heure devant l'échiquier, ce n'est nullement pour me fatiguer, mais au contraire pour me délasser de l'effort intellectuel. »

Le « joueur d'échecs » qui prête à la nouvelle son titre français² n'est pas davantage un passionné d'échecs à l'origine, comme le prouve sa réaction en découvrant que le livre laborieusement dérobé n'est qu'un recueil de parties de maîtres :

Si je n'avais pas été enfermé à double tour, je l'aurais jeté par une fenêtre ouverte dans un premier mouvement de rage : car enfin, qu'allais-je bien faire de ces bêtises ? Quand j'étais lycéen, comme la plupart de mes camarades, il m'arrivait de me désennuyer en poussant le bois. Mais à quoi pouvait me servir ce bazar théorique ?

Jeu typique des lycéens, du moins en Europe centrale, les échecs ne semblent pas représenter beaucoup plus pour Zweig. Ernst Feder, qui fréquenta le couple à Pétrópolis, a pu en témoigner : « En soi, ce n'était pas un plaisir d'être son adversaire sur l'échiquier. Je suis un piètre joueur, mais il connaissait si mal le jeu que cela me coûtait de grands efforts de lui laisser gagner de temps en temps une partie³. » Et il est révélateur que sur les cinq

1. Voir Dossier, p. 114-124.

2. Le titre original est *Schachnovelle*, littéralement : « Nouvelle échiquienne ».

3. Cité dans K. Renoldner, H. Holl et P. Karlhuber, *Stefan Zweig. Instants d'une vie*, trad. J.-L. Pinard-Legry, Paris, Stock, 1994, p. 208.

cents et quelques pages du *Monde d'hier*, le thème n'occupe que deux lignes, dans le chapitre où Zweig décrit ses années d'adolescence et l'importance qu'avaient, pour lui et ses camarades, les arts, la musique et surtout la poésie : « Perdre du temps aux jeux nous paraissait aussi méprisable que d'entraîner notre corps ; seuls les échecs trouvaient quelque grâce à nos yeux, parce qu'ils exigent un effort de l'esprit¹. »

S'il s'est procuré à Pétrópolis un manuel d'échecs grâce auquel il rejoue quotidiennement des parties de maîtres, c'est uniquement pour « meubler [sa] solitude », écrit-il à Friderike² ; voilà ce qui lui aurait inspiré l'œuvre qui nous occupe ici.

LA NOUVELLE CHEZ ZWEIG

À lire ses propres commentaires, on s'attendrait donc à une œuvre mineure qu'il aurait tricotée à Pétrópolis dans le seul but de se « désennuyer ». Ou du moins à une énième nouvelle comme il en a déjà publié tant d'autres, notamment *Brûlant Secret* (1911), *Amok* et la *Lettre d'une inconnue* (tous deux de 1922), *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* (1925). Car notre vision rétrospective ne devrait pas nous induire en erreur : si ces titres sont ceux qui nous viennent à l'esprit quand nous pensons à Zweig, lui ne se voyait pas d'abord comme un nouvelliste, et ce n'est pas en tant que tel qu'il s'était rendu célèbre. L'homme de lettres Zweig, c'était avant tout un poète, remarqué et publié dès l'âge de vingt ans (avec le recueil *Silberne Saiten*, 1901), traducteur de Baudelaire, de Verlaine, d'Émile Verhaeren ; il était auteur dramatique – le théâtre restant à l'époque la voie royale

1. Zweig, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, trad. S. Niémetz, Paris, Belfond, 1993, p. 83.

2. Lettre du 29 septembre 1941, citée dans K. Renoldner, H. Holl et P. Karlhuber, *Stefan Zweig. Instants d'une vie, op. cit.*, p. 209.

de la célébrité littéraire –, essayiste, biographe. Nouvelliste, soit, mais assez secondairement.

Il n'en est pas moins passé maître en ce domaine, et *Le Joueur d'échecs* pourrait donc être vu comme une tentative de renouer avec un genre un peu marginal, mais dans lequel il s'était déjà illustré par le passé. L'œuvre, de fait, présente maintes caractéristiques de la nouvelle zweigienne typique. Son format, que l'auteur qualifie lui-même de « malaisé » au plan éditorial, parce que à la frontière de la nouvelle longue et du très bref roman. Mais plus encore sa structure : un récit emboîté à l'intérieur d'un autre ou, pour reprendre la terminologie consacrée, le double plan d'un « récit encadré » (l'internement relaté par M^e B.) et d'un « récit cadre » (le voyage en paquebot). Cette technique remonte d'ailleurs aux origines mêmes du genre. Dès le XIV^e siècle, Boccace mettait en scène dix personnages réfugiés dans un château pendant la Grande Peste qui, pour passer le temps, et peut-être conjurer la pensée omniprésente de la mort, consacraient dix journées à se raconter des anecdotes à portée morale, tragique ou satirique : celles-ci forment les cent nouvelles du *Décameron*.

Sans être une exigence du genre, l'emboîtement des récits en est resté un modèle classique, de même que la dimension fondatrice de la sociabilité, de l'anecdote relatée entre compagnons de sort ou plus simplement de voyage. Zweig s'inscrit dans cette tradition. Bien souvent, ses nouvelles mettent en scène un premier narrateur auquel un tiers raconte son histoire pendant un trajet en train (*La Collection invisible*), lors d'une villégiature, avec sa dose d'oisiveté et de léger ennui (*Le Jeu dangereux*, *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*), pendant les longues journées et nuits d'une traversée de l'océan (*Amok*). Mais si, pour d'autres auteurs, le récit cadre sert seulement à introduire le thème du récit encadré ou à le mettre en valeur, comme la monture d'un bijou, chez Zweig il a tendance à prendre une épaisseur qu'il n'a habituellement pas. On a le temps de s'installer dans le

premier récit, de percevoir la voix du premier narrateur qui, en général anonyme, est dans les faits un double de Zweig ; un être qui, sans traîner derrière lui les accidents biographiques de Zweig, partage sa culture, sa sensibilité et sa vision du monde. Nous ne savons pas grand-chose sur le narrateur du *Joueur d'échecs*, sinon qu'il est viennois, ni sur les raisons qui le motivent à se rendre, avec sa femme, de New York à Buenos Aires, et rien ne rappelle dans le texte que l'auteur lui-même a fait plusieurs fois cette traversée au cours de l'année écoulée, la dernière fois contraint par l'expiration de son visa américain. Mais nous avons tout loisir de le situer socialement (un homme du monde, choqué par les manières du fruste Czentovic) et culturellement (un être qui manie avec aisance les références classiques, émaille son discours de mots latins, songe spontanément, et non sans ironie, à un tableau de la Tate Collection de Londres devant le spectacle du Slave arpentant le pont d'une mine renfrognée). Autant d'indices qui en font un personnage dense, riche en affects, assez doté d'empathie et de curiosité pour susciter chez un tiers une confession, ou du moins une confiance, et la recevoir avec toute l'émotion, toute la sensibilité que Zweig attend du lecteur. Tel est bien le premier rôle du récit cadre dans les nouvelles de Zweig : il s'agit non seulement d'introduire une histoire, mais de lui donner les moyens de déployer sa puissance pathétique en mettant également en scène l'effet qu'elle doit produire chez l'auditeur du récit.

Un élément de cette puissance est aussi la surprise, car l'installation dans le récit cadre est suffisamment longue pour nous leurrer. De même que, dans *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, tout était fait pour que nous supposions que Mme Henriette et le séduisant jeune Français seraient les protagonistes de la nouvelle, la mise en scène concentre ici fallacieusement les regards sur Czentovic. On monte à bord du paquebot qui va lever l'ancre, des reporters sont là – trémolos à l'orchestre –, il doit y avoir une vedette parmi les passagers. L'ami du

narrateur nous met au fait, et ouvre même, pour présenter l'enfance du champion, un premier « récit encadré » assez étoffé pour nous faire croire que le jeune prodige sera le personnage central. Selon toutes les règles du genre, où le récit cadre se referme point par point, mais avec la charge supplémentaire que lui a entre-temps conférée le récit encadré, la nouvelle devrait s'achever sur l'arrivée à Rio, arrivée lors de laquelle – on en est venu à le souhaiter – l'arrogant champion aura perdu son titre de meilleur joueur du monde.

Or il n'en est rien. À plus d'un tiers de la nouvelle, la narration dévie, le centre de gravité se déplace. Nous devinons que Czentovic n'était qu'un faire-valoir, que le véritable héros est ce mystérieux *challenger* dont l'anonymat et les interventions salvatrices jouent le même rôle d'annonce que jouaient au début les crépitements des flashes sur le passage du champion ; cette intuition se confirme dès que l'inconnu, s'étant présenté comme M^e B., avocat autrichien, prend le narrateur pour confident de sa terrible histoire. Mais surtout, nous pressentons que le thème véritable sera moins le jeu d'échecs, comme le suggérait Zweig dans sa correspondance, que le destin de l'Europe et du monde à l'heure où il écrit.

LE MONDE D'AUJOURD'HUI

Le Joueur d'échecs n'est pas seulement une nouvelle zweigienne typique, en effet, mais possède une singularité qui la met à part : elle est, avec *Le Monde d'hier*, le seul écrit non intime où Zweig évoque de manière frontale les événements contemporains, qui ont pourtant dramatiquement infléchi le cours de son existence. « Barbelés », « Gestapo », « camp de concentration »... on chercherait en vain dans le reste de son œuvre ces mots qui, en 1941, sont devenus d'une sinistre actualité.



© ONB, Wien, 74,940-B

L'hôtel Metropol, quartier général de la Gestapo à Vienne (1939).

Zweig ne nous a pas habitués à l'évocation d'événements aussi récents et précis que l'Anschluss, la démission du chancelier Schuschnigg, le choix par Heydrich de l'hôtel Metropol comme quartier général à Vienne, l'entrée des troupes allemandes en Tchécoslovaquie. Si, auparavant, il s'est souvent intéressé aux victimes de l'arbitraire, de la guerre, et en particulier de la Première Guerre mondiale – déplacées, enrôlées de force –, jamais encore il n'a mis en scène une victime du nazisme.

Nous n'avons donc affaire ici à une « nouvelle sur les échecs » que dans un sens bien plus large et symbolique, où l'échiquier représenterait le monde lui-même, le monde de 1941, déjà traversé par des lignes de faille, des enjeux stratégiques et politiques cruciaux. Et l'affrontement entre Czentovic et M^e B. acquiert dès lors une portée fatidique qui, bien sûr, déborde le cadre d'un simple jeu.

De là à y voir un affrontement entre forces démocratiques et puissances de l'Axe, il y a un pas que nous hésitons à franchir. Qualifier Czentovic de « Hitler en miniature ¹ », comme certains ont pu le faire, semble un peu exagéré. Czentovic est ignare, mal élevé, stupide et arrogant ; cela ne suffit pas à en faire un Hitler. L'arrogance peut d'ailleurs se comprendre, de la part de ce jeune paysan catapulté dans une société qui n'est pas la sienne et qui le traite ouvertement en parvenu. On n'exceptera pas de ce mépris l'auteur lui-même, qui, avouons-le, charge le personnage, soulignant son inculture en parsemant son portrait de références culturelles totalement hors de sa portée, ironisant sur sa lourdeur d'esprit, son « regard vide » de mouton au pacage, sa découverte tardive de l'hygiène, etc.

Ces préventions font d'autant plus ressortir ce dont Zweig s'abstient dans le texte : rendre explicite un antagonisme qu'il aurait justement pu développer en faisant de Czentovic un sympathisant nazi. *Le Joueur d'échecs* en serait devenu une parabole politique équivalente, pour la Seconde Guerre mondiale, à ce que sera pour la Guerre froide *La Diagonale du fou*². Au contraire, rien de précis ne nous est dit sur les opinions politiques du personnage ni sur ses positions dans un passé récent. Et, contre toute vraisemblance s'agissant d'un champion du monde, sa nationalité n'est même pas fermement établie. C'est un « Slave du Sud », mais pas forcément un Yougoslave puisqu'il a été champion de Hongrie à dix-huit ans et s'est formé à Vienne – en fait, Zweig traite la question comme si les nouvelles frontières de 1918 n'avaient pas encore beaucoup de réalité à ses yeux.

1. Voir J. Strelka, *Stefan Zweig. Freier Geist der Menschlichkeit*, Vienne, Österreichischer Bundesverlag, 1981, p. 141.

2. Ce film de Richard Dembo (1984), s'inspirant des « duels » entre Karpov et Kortchnoï en 1978 et en 1981, opposait lors d'une finale de championnat un jeune Lituanien passé à l'Ouest et un champion soviétique plus âgé, joué par Michel Piccoli.

Ce que Mirko Czentovic incarne plus généralement, on pourrait le désigner, par référence au *Monde d'hier*, comme le « monde d'aujourd'hui » : la négation d'une vieille urbanité européenne, d'une culture classique, d'une société compassée où les fortunes étaient stables et où un honnête homme ne parlait pas d'argent¹. À ce titre, le pragmatisme anglo-saxon de l'ingénieur McConnor, pour qui tout problème humain se résout à coups de dollars², n'est que l'autre volet de la naïve outrecuidance du jeune Slave inculte, ainsi stigmatisée par l'ami du narrateur : « Et puis comme c'est facile, n'est-ce pas, de se tenir pour un grand homme quand on n'a jamais entendu parler d'un Rembrandt, d'un Beethoven, d'un Dante, d'un Napoléon ! »

Des hommes nouveaux, enrichis dans le forage de puits de pétrole ou le monnayage éhonté d'une unique compétence ; un *ordre nouveau* dans lequel s'imposent des êtres obscurs, mais rêvant de se faire valoir, comme l'espion de la Gestapo placé chez M^e B. – tels sont pour Zweig les fruits amers de la modernité, prospérant sur les ruines d'empires démembrés. Et il n'est pas anodin que l'auteur, chez trois personnages aussi différents que l'espion en question, McConnor et le champion d'échecs, pointe un défaut commun : l'ambition.

Il s'en faut pourtant de beaucoup que les fascismes soient un simple « fruit de la modernité » parmi d'autres,

1. Sur la peinture de cette société, voir le chapitre « Le monde de la sécurité » dans *Le Monde d'hier*.

2. Le personnage est visiblement inspiré d'un Américain rencontré sur un paquebot quelques années plus tôt : « Ingénieur des mines, il a été partout, parle toutes les langues, une force de la nature qui déteste les États et le culte de la patrie, audacieux, passionné par son existence dans la forêt vierge ; la chaleur ne lui fait rien, sa robustesse prodigieuse semble tout supporter [...]. De plus très cultivé, averti, d'une intelligence extrême, un de ces hommes qui gagnent des sommes folles en risquant leur vie et les perdent avec une égale facilité » (*Journaux*, op. cit., 14, 15 et 16 août 1936, p. 263). Il est révélateur que, de ce *self-made man* assez fascinant, Zweig tire ici un personnage borné et plutôt antipathique.

TABLE

<u>PRÉSENTATION</u>	7
---------------------------	---

Le Joueur d'échecs

DOSSIER

1. Significations politiques et métaphysiques du jeu d'échecs.....	103
2. Échecs, exil, folie : de <i>La Défense</i> <i>Loujine</i> de Nabokov au <i>Joueur d'échecs</i>	114
3. Isolement carcéral contre expérience concentrationnaire : témoignages.....	125

<u>CHRONOLOGIE</u>	135
--------------------------	-----

<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	141
----------------------------	-----

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHPN000306.N001
Dépôt légal : janvier 2013

Extrait de la publication